

colères, *Suite baroque*, *Danger*, *Privilèges*, etc.), qui reste consciente des fragilités et des fatigues qui prolifèrent ; mais ce que Mitaud appelle « l'intensité », à la fois flagrante, vécue, et « inabordable », sans doute parce qu'indicible, de l'être, cela aussi n'est jamais loin de ses préoccupations et méditations. Là, dans le paradoxe de cette synonymie, de cet entretissage inextricable, réside la force de sa poét(h)ique – et le « pourquoi », comme dirait Yves Bonnefoy, de son acte d'écrire. Violence et création, menace et amour : comment les démêler sans tomber dans le piège ou d'une attitude banalement moralisatrice ou d'une stagnation sceptique : il faut les embrasser dans un consentement au-delà des contraintes réductrices de nos catégories, accueillir « le don », ce qui est donné, dans le vaste mystère de celui-ci. A et Z ne cessant de « naître l'un de l'autre » (25)... La vigilance qui persiste chez Janine Mitaud ne sera pas ainsi celle de la peur et de la résistance, en tout cas dans la mesure du possible. Plutôt elle sera passion et « appel / Au langage laconique du mystère » (33), ceci sans angélisme, mais dans l'étreinte d'un indicible, d'un innommable qui, silence fatalement, celui d'un Un irréductible, n'empêche pas de voir dans celui-ci, malgré tout, mais face à une infinité de phénomènes aussi – ces cristaux, à titre d'exemple, mais chaque souffle, chaque veine, chaque fibre ferait l'affaire –, bonté, amour et joie, faisables, praticables, vraies.

« La grâce de ne pas redouter » (43), serait-elle donnée, fortuite, ou choisie, choisissable ? Voici, inévitablement, une des questions que pose une œuvre comme celle que vient couronner *Forêt*. Cette « tresse de gloire » (49), qui ou quoi la tresse ? Est-elle simplement tressable par chacun-e ? Les choix que nous faisons – de ce que nous faisons, pensons et éprouvons – sont-ils véritablement des choix ? *Forêt* nous plonge ou explicitement ou implicitement dans les ombres lumineuses d'une telle forêt de signes qui excèdent leur propre capacité de signification stabilisable. L'on s'y promène entre raison et cela que la raison ne saurait jamais dire. Que, pourtant, quelques poèmes réussissent à évoquer avec simplicité et grâce.

Gérard Titus-Carmel & Yves Peyré. *L'herbier du seul*. L'Échelle : Centre d'Art et de Littérature, Hôtel Beury / Rencontres, 2006. 71 pages. ISBN 2-914882-08-4.

25 variations sur l'idée de rupture, *The Four Season Sticks*, *The Pocket Size Tlingit Coffin*, *Suite Narwa*, *Dopo Como*, *Nielles*, *Forêts*, *Memento Mori*, *Feuillées*, et ainsi de suite : l'œuvre plastique de Gérard Titus-Carmel est aujourd'hui parmi les plus

richement développées, les plus amplement méditées, les plus intensément analysées : Jacques Derrida, Alain Robbe-Grillet, Yves Bonnefoy, Patrick Casson, Yves Michaud, Jean-Marc Tisserant, etc., etc. *L'herbier du seul*, dont on retrouve ici les traces magnifiquement reproduites dans toute la complexité nuancée de leurs si délicates formes et colorations, est la dernière des nombreuses séries que nous offre ce grand artiste qui est aussi un de nos poètes les plus puissamment éloquents, les plus sobrement discrets également : ses derniers recueils : *Demeurant* (2001), *Ici rien n'est présent* (2003), *Manière de sombre* (2004), *Jungle (non-lieu)* (2005), *Seul tenant* (2006). Les planches de *L'herbier du seul* sont ici accompagnées du très beau texte d'Yves Peyré, *Orchestration végétale*. Texte de poète et d'essayiste très subtil, il reste étonnamment et librement pertinent, sachant pénétrer profondément dans cet univers d'encre et d'acrylique, de carton et de papier journal, comme dans le geste psychique qui le sous-tend et l'autorise. Son texte débute ainsi :

La montée, la poussée dans l'air pour toujours plus de hauteur. Je vois l'ombrelle des soupirs.

L'herbe fixée dans sa course de vie, sa courbe d'être.

Teintes étouffées d'une persistance automnale. Vie au-delà de la mort. Pour une fleur, faner, pour une herbe, s'assécher. De la beauté qui s'affine et s'accroît dans la plus fastueuse des agonies. Lent travail durable. Des rousseurs, du rougeâtre, des bruns qui chatoient, se tiennent entre le mauve et le gris, entre le marron et l'or. Tous les tons dans la flambée d'infinir s'avancent. Le végétal alors est ce papillon de nuit déployé en plein jour. Mort, il respire.

L'herbier fige les herbes dans leur vie. Carton de robes légères. Instantané votif. Instant élu, construit.

Partout dans *L'herbier du seul* se manifeste cette énergie qui est grâce et douceur, « danse au-dessus du vide », danse des métaphores du précaire, de l'évanescence, certes, mais enracinées quelque part dans l'expérience de la terre. Danse 'ascensionnelle' quand même, mallarméenne sans, pourtant, ésotérisme ni hermétisme, car don de forces manifestes, 'non-lieu' sans doute, mais ruisselant de matière et de viscéralité.

Matière et viscéralité entre transmutation et cette consubstantiation reverdyenne venant récupérer une *poiesis* risquant d'affirmer sa pureté esthétique, l'absolu de son 'antinature' (toujours Reverdy). Comment ne pas être infiniment sensible non seulement à l'orchestration des formes et des tonalités de cet « herbier », mais aussi à cela qui, dans la gloire des

couleurs qui animent ces toiles, et comme disait Yves Bonnefoy dans son essai de 2004 (« En présence de ces “Feuillées” »), s’offre comme la preuve de la longue lutte de l’artiste avec ce que celui-ci appelle sa propre « présence au monde ». *L’herbier du seul* : site d’épuisement et d’exaltation, site de la peinture elle-même en train d’exulter, libre, libératrice, mais, comme dit si bien Yves Peyré, dans sa « manière de poursuivre la philosophie de la chose et du rien ». *L’herbier du seul* comme lieu / non-lieu d’improbable et rare simplicité et d’une élégance baroque, « récit d’herbe hors de la nomenclature », oui, mais trace d’ineffables énergies vécues, puisées dans celles d’un *ontos* plus vaste que celles que peut déployer la gestuelle de tout art. Énergies rassemblées, recollées, partielles et magnifiquement partiales, caressées dans le site d’une beauté que l’on ne dira jamais assez.

Marie-Andrée Beudet. *Album Miron.* Montréal : L’Hexagone, 2006. 216 pages. ISBN 2-89006-781-5.

 oici la vie d’un des grands poètes québécois, telle que d’innombrables documents arrivent à la raconter, le tout arrosé d’extraits de poèmes et de notes manuscrites et orchestré par sa compagne, Marie-Andrée Beudet, et l’équipe des Éditions de l’Hexagone qu’a fondées le poète il y a déjà de longues et fructueuses années. Et cette célébration de la vie et de l’œuvre de Gaston Miron pour tout simplement commémorer l’anniversaire de sa mort en 1996, à l’âge de soixante-huit ans. Et quels documents! Et quel parcours exceptionnel et pourtant si naturel qu’ils parviennent à narrer! Le petit Miron, le voici (p. 20) devant sa demeure familiale à Sainte-Agricole, avec son « regard blessé », nous dit Miron bien des années après – ceci même si le poète trouvera toujours que sa jeunesse fut « une sorte de paradis terrestre ». Sans doute parce qu’il se sentait entouré, aimé, immergé aussi dans l’eau mouvante, simple et caressante de ce pays bien-aimé quoique si exigeant, si fruste à bien des égards. Jeune, découvrant que son grand-père ne savait lire et vivait ainsi, disait celui-ci, ‘dans le noir’, Miron continuera toujours à éprouver des sentiments de culpabilité ‘au moment de commencer à écrire’ (p. 27). Mais quelle fierté aussi sans aucun doute face à un homme et une famille – son père était menuisier-charpentier à Sainte-Agathe-des-Monts mais mourra jeune – accomplissant leurs gestes fondateurs qui lui permettaient d’accomplir librement ce qu’il allait choisir de faire. Le voici, ainsi, au juvénat du Mont-Sacré-Cœur à Granby, frère Adrien (p. 34), et quelques années plus tard, muni de son brevet, le revoici enseignant, avec ses élèves à